

rasse.) Ah ! Octave ! Viens ! (*A Philippe.*) Tenez, monsieur, apprenez-le lui vous-même.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, OCTAVE.

PHILIPPE (*avec colère*).—Madame....

OCTAVE (*les observant*).—Qu'y a-t-il donc ? Comme vous êtes ému !... Comme tu es troublée.... Tu as dit à Philippe ?... Est-ce que ?... (*Il les interroge des yeux avec anxiété*).

PHILIPPE (*grave*).—Octave, il faut que vous renonciez à votre projet.

OCTAVE (*avec stupeur*).—Renoncer !... Mais pourquoi !

PHILIPPE.—Je vous en prie, ne me demandez rien.

OCTAVE.—Comment ! Sans explication ?... Vous, Philippe, que j'aime tant, vous me faites un tel chagrin ! Claire, au moins, parle, toi !... Dis-moi pour quel motif ?... Ai-je pu lui déplaire, à mon insu ?... Qu'y a-t-il de changé, depuis que tu es sa femme ?

CLAIRE (*avec angoisse*).—Octave....

OCTAVE (*frappée d'une idée*).—Ah !... L'argent !... Est-ce donc parce que je suis sans fortune ? (*A Philippe.*) Mais vous m'avez montré comment on s'enrichit : je ferai comme vous, je travaillerai !

CLAIRE (*avec trouble*).—Qu'est-ce que tu as dit ? Sans fortune, toi ?

OCTAVE (*comprenant son imprudence*).—Claire !

CLAIRE (*avec une agitation croissante*).—Qu'est-ce que cela veut dire ?

PHILIPPE (*voulant l'empêcher de parler*).—Octave, je vous défends....

CLAIRE (*attirant son frère à elle*).—Laissez... monsieur.... Il faut qu'il parle !

OCTAVE.—Pardonne-moi. Je viens de trahir un secret que j'avais juré de garder.... Tu ignorais la perte de notre procès.... Tu devais l'ignorer toujours....

CLAIRE.—Mais, je me souviens, ce procès perdu, on nous disait que c'était la ruine ?... Toi sans fortune... c'était moi sans dot... Mais alors, quand je me suis mariée ?...

OCTAVE.—Le désastre était accompli....

CLAIRE (*craignant de comprendre*).—Et.... mon mari.... Philippe ?

OCTAVE.—Il le savait.

CLAIRE (*avec désespoir*).—Il le savait !... Et moi.... moi !... Oh ! alors je suis une misérable !

OCTAVE.—Claire !

CLAIRE.—Oui ! C'est à cause de moi, entends-tu ? qu'il te refuse sa sœur.... A cause de moi, créature funeste, qui fais le malheur de tout ce qui m'approche ! (*Elle éclate en sanglots*).

OCTAVE.—Claire, je ne sais ce qui s'est passé.... Mais puisque tu t'accuses, tout doit pouvoir se réparer.... Philippe est bon : il te pardonnera.

CLAIRE (*avec déchirement*).—Non ! Il me l'a dit : jamais !... Et je le comprends, maintenant !

OCTAVE (*suppliant*).—Philippe !

PHILIPPE (*grave*).—Octave, ce n'est pas moi qui ai provoqué cette explication. Elle devait fatalement se pro-

duire. J'aurais souhaité qu'elle n'eût pas lieu, surtout devant moi. En tout cas, elle ne peut en rien modifier mes résolutions. Votre sœur savait d'avance qu'elle n'avait rien à me demander, et que je n'avais, moi, rien à lui accorder. (*Acclamations dans la coulisse. Vive le patron !*)

OCTAVE (*se plaçant devant sa sœur, pour lui donner le temps de se remettre*).—Claire, on vient.

SCÈNE XII.

LES MÊMES ATHÉNAIS, MOULINET, LE BARON, LA BARONNE (*paraissant au fond, sur la terrasse*).

ATHÉNAIS.—Voilà les paysans et les ouvriers qui s'apprêtent à danser. Monsieur Derblay, je viens vous chercher.

CLAIRE (*avec colère*).—Ah ! toujours elle !

ATHÉNAIS (*à Philippe*).—Voulez-vous ouvrir ce bal champêtre avec moi ? Ce sera charmant ! Venez.

CLAIRE (*se mettant entre eux. A Athénaïs*).—Pardon, si je contrarie tes projets.... Mais je voudrais avant causer un instant avec toi....

ATHÉNAIS (*raillieuse*).—Comme cela.... tout de suite ?

CLAIRE (*avec fermeté*).—Tout de suite.

ATHÉNAIS (*à Philippe*).—Je vous demande pardon... Je viens.... (*Philippe remonte, après avoir regardé les deux femmes avec inquiétude*).

SCÈNE XIII.

CLAIRE, ATHÉNAIS.

ATHÉNAIS.—De quoi s'agit-il donc, ma chère belle ?

CLAIRE.—Tout à l'heure, quand tu as emmené mon mari, tu m'as demandé si cela ne me déplaisait pas, et si je n'étais pas un peu jalouse.

ATHÉNAIS.—Je plaisantais.

CLAIRE.—Tu avais tort, car tu disais vrai.

ATHÉNAIS.—Toi, jalouse !

CLAIRE.—Oui.

ATHÉNAIS.—De moi ?

CLAIRE.—De toi. Tu vois que je suis franche. Il me semble que mon mari s'occupe de toi plus qu'il ne convient, et je m'adresse à toi, pour que tu mettes un terme à une assiduité qui m'est très pénible.

ATHÉNAIS (*doucement*).—Ah ! chère petite ! Comment ! Tu souffrais et tu ne disais rien ? Mais n'exagères-tu pas un peu ? Je ne me rappelle vraiment rien qui ait pu motiver ton ennui. M. Derblay est fort aimable avec moi, mais cette sympathie, entre gens de la même famille, n'est pas surprenante, et n'a rien de criminel.

CLAIRE.—J'en souffre.

ATHÉNAIS (*sèchement*).—Ma chère amie, c'est à ton mari qu'il faut demander le remède à ton mal.... Moi je n'y peux rien.

CLAIRE.—Si, tu peux couper court à cette intimité.

ATHÉNAIS.—Et comment ? En accueillant mal ton mari ? D'abord, ce serait m'imposer un rôle bien désagréable, et ensuite, crois-tu le moyen bien efficace ?